

quels l'auteur assigne un prix peut-être excessif pour l'individualisation de son autre soi-même ; de même sa crise de piétisme est bien de là-bas, et on le dispenserait volontiers d'insister, comme il le fait, sur certaines faiblesses secrètes d'un enfant voluptueux, où l'on retrouve, cette fois le Jean-Jacques sensuel et farouche dont la fréquentation des filles opéra la cure.

Il est encore d'autres éléments attractifs dans ces 250 pages. Elles sont en effet riches en observations sur un temps et une société différents des nôtres ; peut-être eut-on désiré, soit dans l'avant-propos, soit dans des notes, quelques éclaircissements sur un milieu, où bien des singularités et quelques abus de l'ancien régime subsistent encore en plein XIXe siècle. Mais il convient d'attendre la suite de ce qui n'est qu'un premier et long chapitre d'une autobiographie qui, si j'ai bien compté, en compte neuf et est, à en juger par ce début, dans son ampleur, un monument unique parmi les littératures modernes.

MAURICE WILMOTTE.

professeur à l'université de Liège

directeur de l'Académie Royale

de langue et de littérature française de Belgique.



Lettre de Paris

Le Salon d'automne, qui se voudrait surtout représentatif des tendances de notre temps, prend de plus en plus une allure exotique et un caractère international déconcertant. On a tout de suite, en y entrant, l'impression d'un cosmopolitisme provocateur. On y baigne dans une atmosphère étrangère aussi agaçante, à dire vrai, que le serait un ostracisme farouchement et sottement chauvin.

Comme il sied d'avoir les meilleures raisons du monde de se

défier des premières impressions, j'ai fait, catalogue en main, une petite étude expérimentale. Je me suis, une heure durant, livré au délice de la statistique, mais de la statistique sans truquage, honnête, loyale et, par suite, assez probante. Et voici quelques affirmations qui découlent de cet examen.

Sur neuf cents artistes environ qui appendent, aux cimaises et au-dessus, des toiles et des dessins et distribuent par les salles des ouvrages de sculpture, d'art décoratif ou appliqué, quatre cent dix-sept, si j'ai bien compté, sont d'authentiques citoyens des lisières de la vieille Europe ou des neuves Amériques. Il n'y a pas moins de cinquante deux représentants des États de l'Ohio, du Kansas, du Connecticut et autres alliés groupés sous la bannière étoilée. Les Sud-Américains offrent un contingent moins imposant, mais si on les associe, Uruguayens ou Argentins, à leurs progéniteurs d'autrefois dont ils ont gardé la langue, c'est-à-dire aux conquistadors de toutes les Espagnes, ils se nombrent à trente-cinq. Le royaume britannique et ses Dominions, en particulier l'Australie, a dépêché à ce congrès de la peinture quarante de ses nationaux. Il y a également une bonne quarantaine de Russes et je fais figurer sous cette dénomination générique, quoiqu'ils doivent en penser, les Finlandais et les Esthoniens par exemple. J'en détache cependant par amitié et sympathie pour la nouvelle République, vingt Polonais pur sans. L'apport des trois royaumes scandinaves se chiffre à trente-six, soit à peu près, par proportions égales, les Danois, Norvégiens et Suédois. Il n'y a pas lieu, en effet, de signaler autrement les contrastes que peuvent présenter ceux de Trontjem, Stockholm ou Copenhague.

Les diverses Suisses, alémaniques ou romandes, ont trente-six nationaux helvétiques. L'Italie figure au programme avec vingt-et-un de ses artistes. Il y a quinze Roumains, dix Tchèques, deux Serbes seulement, deux Arméniens, quatre Turcs, six Portugais, cinq Hollandais. J'ai eu le déplaisir de constater que la section belge n'était vraiment pas fournie. Ils sont douze en tout, ceux-là qui pourtant de mentalité, d'esprit et de sentiment, sont en art comme en littérature, sur la même trajectoire séculaire que notre race, voisins non seulement par la géographie mais encore par le génie, le cœur, la culture générale et l'amitié. Ils sont douze ici groupés sous la dénomination

d'*Ymagiers* et presque tous éminemment significatifs de leurs origines par la facture et l'émotion et un certain réalisme mystique. Entre eux, il me plait de signaler Anto Carte, de Mons, qui atteint aisément le haut pathétique religieux avec sa *Pieta* ou son *Parce, Domine*, Gustave Van de Woestyne, un Gantois à la vision précise et originale ; puis Emile Fabry, de Liège et Alfons Blomme, de Roulers.

Ils sont douze. C'est tout juste autant que les Japonais : Foujita, Seikichi Gomi, Kitachima, Asaichi, Kawashima, Kojima, Koyama, Koyanagui, Kudo Saburo, Sakakibara, Toyama, Tsuchiya, Yoshio. C'est la première infiltration nipponne. Mais tous semblent avoir laissé à Yeddo ou à Nagasaki le particularisme savoureux de leur art antique et minutieux. Ils regardent les paysages occidentaux, avec leurs petits yeux bridés d'asiatiques, et ils les peignent selon les formules de Montmartre ou de Montparnasse. L'invasion allemande ne s'est pas encore produite. Ne désespérons pas de voir le Reich dépêcher, l'an prochain peut-être, les plus disciplinés et les meilleurs propagandistes d'un art germano-bolchévique et d'une esthétique dissolvante.

Il reste donc à peine cinq cents Français, pas tous autochtones d'ailleurs. Car parmi eux, à y regarder de près, il en est un lot qu'il ne faudrait pas gratter longtemps pour y découvrir le métèque. Il en est aussi plusieurs qui ont donné dans les fantaisies ou aberrations picturales et sculpturales néfastes à la santé de l'art d'un pays. Mauvais instituteurs en somme ou sinistres fumistes qui ont été pour les tourmentés de nouveauté, qui sont souvent les éternels suiveurs ou les sots imitateurs, des initiateurs au péché contre la beauté.

Si, en fait, le cubisme outrancier ou le picabiisme agonisent sans avoir réussi à pervertir le goût du public, leurs manifestations grossières ont agi sur les snobs qui, à leur tour, réagissent tout de même un peu sur la sensibilité générale. Les écoles les plus hostiles à l'art ne meurent pas sans avoir imposé à quelques rétines d'artistes aux personnalités ondoyantes leurs principes de déformation et de laideur systématique. Et le profane, rien qu'à vouloir satisfaire sa curiosité, s'initie tout de même et s'habitue à cette déformation et à cette laideur.

De là le danger de telle façon de voir, de dessiner, de peindre, de choisir les modèles et les couleurs d'après des règles et des

canons en dehors de la norme du bon goût et de la réalité. Il existe une « académie » spéciale au Salon d'Automne, et qui défie, par ses formes et ses nuances des chairs, l'anatomie la plus complaisante. Les corps féminins surtout tantôt « jus de réglisse » ou « vert de gris » ou « patte d'ibis malade » offrent parfois les plus curieux spécimens tératologiques. On dirait que certaines salles sont des musées de pithécanthropes ou des laboratoires d'obstétrique.

Dans de pareilles conditions d'ambiance, on conçoit aisément que s'il se trouve quelques bons éléments de la terre de France, sains et vigoureux, ayant, malgré leur désir de rénovation et leurs inquiètes recherches d'originalité, le sens de la mesure, et de la grâce, le goût de ce qui fait de l'art un idéal pour l'âme et une joie pour les yeux, ils disparaissent noyés et submergés sous le limon pernicieux venu des quatre points cardinaux. Car toutes les audaces ont à Paris droit de cité et les pires extravagances, assurées de l'indulgence ou de l'admiration, s'y donnent volontiers rendez-vous.

Par bonheur on rencontre aussi au Salon d'Automne une section du beau livre et du livre illustré, des rétrospectives de Thiesson, de Caillebotte et de Daumier, d'heureuses trouvailles en art décoratif et de plus heureuses réalisations en art appliqué. Et ceci console de cela.

* * *

A la galerie Hebrard, rue Royale, Mme Yvonne Serruys a réuni, le mois dernier, une centaine de ses œuvres aux diverses époques d'une vie laborieuse.

Depuis les dessins de verreries, déjà anciennes et quasiment ignorées, jusqu'à cette Pleureuse d'un monument aux morts qui date d'hier, on suit admirablement l'évolution du remarquable travail qui s'est opéré intellectuellement, matériellement et techniquement chez l'artiste. On suit à la trace le vouloir qui s'affirme et la maîtrise qui monte. On assiste, en quelque sorte, à la méditation intérieure qui discipline peu à peu la spontanéité frémissante et condense la sensibilité immédiate pour aboutir à l'œuvre d'aujourd'hui, douce et forte et réfléchie. Sous la statue de la *Douleur* comme dans les silhouettes ailées de ses *Ballerines* et dans les effigies féminines,

on sent frémir la vie secrète, joyeuse ou pathétique. Mais nul visage peut-être, parmi les bustes dus au souple talent de Mme Serruys, ne renferme plus de densité psychologique, plus d'analyse intime que cette tête de *M. Pierre Mille* à la cigarette. On sait, à regarder cette figure, combien il y a de solidité, de réalisme et d'ironie amusée dans l'âme et l'œuvre du spirituel conteur.

Le génie créateur de Mme Yvonne Serruys, délicat et substantiel, qu'il se traduise dans le granit, le bronze ou le marbre, est dans la tradition des fortes œuvres de la statuaire bien équilibrée. Il a déjà la qualité classique au sens le plus heureux et le moins restrictif du mot. Il a l'accent de la durée.

* * *

Le bon xylographe Eugène Dété a organisé, pendant la première quinzaine de décembre, à la galerie Povolozky, rue Bonaparte, une exposition de bois gravés, sélectionnés parmi une œuvre imposante et féconde. Eugène Dété, né à Valenciennes en 1848, grave depuis plus d'un demi siècle. Il avait réuni une cinquantaine de planches : quatorze d'après Daumier, neuf d'après Gavarni, quatre d'après Henri Monnier, d'autres d'après Lucien Ionas, Bernard Naudin, Huart, etc. Dans cette confrontation entre le XIX^e et le XX^e siècle apparaît un consciencieux artisan qui a l'amour de son travail et la vénération de la matière qu'il œuvre.

Il convien d'ajouter que Dété est, en outre, un bibliophile averti, au courant des problèmes de la confection du livre dont il sait la valeur, depuis la composition jusqu'à la reliure d'art. Il a pratiqué à Paris et à Londres son double métier avec une curiosité toujours en éveil. P.-M. Gahisto, mieux placé que quiconque pour porter un exact jugement sur l'excellent vieillard aux yeux bleus, a écrit fort judicieusement que Dété « a réalisé sa vie à l'exemple de la belle carrière d'un livre de fond. »

LEON BOCQUET.

